



La représentation dans la langue

Béatrice Turpin

► To cite this version:

Béatrice Turpin. La représentation dans la langue. Linguistique et psychanalyse, In Press, 2001, coll. "Explorations psychanalytiques", 2-912404-55-X. hal-01277053

HAL Id: hal-01277053

<https://hal.science/hal-01277053>

Submitted on 22 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La représentation dans la langue

Béatrice Turpin

LDI, UMR 7187, CNRS – Université de Cergy-Pontoise¹

Le poète est donc le praticien, le savant et l'officiant du divin et du démoniaque ; il *évoque*. Il appelle, fait venir et ressurgir les ombres et leur mémoire. Il interroge, apostrophe, interpelle, en donnant l'existence – grâce à la parole – à des inexistants. Il réveille. Il représente.

André Green².

Mots clés : linguistique, psychanalyse, Saussure, Peirce, Freud, langue, discours, sens, dénomination, imaginaire et motivation, représentations.

EN EXERGUE, cette citation qui pose, suggère, un lien entre le poète et le psychanalyste, tous deux sourciers, maïeuticiens faisant par la parole advenir un dire qui ne signifie ni ne réfère *simplement*, mais *représente*. Qu'est cette représentation ? Une signification dédoublée, une référence au-delà de la référence ? Le poète parle. Il parle au psychanalyste. Il parle également au linguiste qui décortique, analyse, mais écoute aussi la sourde rumeur des mots. Après avoir rêvé d'une linguistique purement formelle, ce dernier n'a pu éviter de réintroduire la signification, mais en l'arrimant à la référence, en effaçant ce *divin* – ou ce *démoniaque* – que met en scène le poète ou qu'écoute le psychanalyste en entendant parler la langue.

Cette écoute mêlée d'entente, c'est ce qui fait advenir la représentation. Si cette représentation parle de l'inconscient, il nous semble qu'elle parle aussi de la langue, de

¹ Texte d'une intervention au colloque de CERISY-LA-SALLE, « Linguistique et psychanalyse », organisé par Michel Arrivé et Claudine Normand en septembre 1998. Les actes de ce colloque ont été publiés en 2001 aux éditions In Press, Paris.

² A. Green, « Le langage dans la psychanalyse » in *Langages, II^e rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, Les Belles Lettres, Paris, 1983, p. 56.

la manière dont la langue et la parole signifient ou bien même réfèrent. À ce titre la psychanalyse a encore aujourd'hui des choses à dire à la linguistique.

En fait, depuis l'origine de la psychanalyse, les psychanalystes, parce que leur pratique passait par le langage, se sont intéressés aux recherches le concernant. Ainsi Freud s'est-il tourné vers les théories de K. Abel, mettant en avant, à travers une théorie en partie erronée, la duplicité de la langue ; ainsi s'est-il toujours montré, dans ses réflexions sur le mot d'esprit, le récit de rêve ou la dénégation, un fin analyste de la manière dont l'énoncé prend forme et fait sens au cours de l'interaction.

Cet intérêt pour la théorie du langage et pour le langage lui-même ponctue l'histoire de la psychanalyse dès lors que les psychanalystes reconnaissaient à la suite de Freud la primauté de la parole ou le lien entre inconscient et langage, poussant même Lacan à dire que l'inconscient est structuré comme un langage. Cette rencontre de la psychanalyse avec la linguistique ne s'est d'ailleurs pas faite sans malentendu, quand Benveniste, marquant le lien entre langage et inconscient, a placé la « rhétorique » freudienne du côté du « style »³. La linguistique ne rencontre-t-elle pas en effet aussi cette symbolique ou cette *poétique* dans la langue – la poéticité étant ici ce qui structure la langue et ce qui fait que celle-ci signifie, mais aussi *représente*. Il nous semble alors qu'il y a là un dialogue à nouer avec la psychanalyse si, comme l'écrit André Green « ce qui intéresse le psychanalyste dans l'analyse linguistique, c'est ce qui met en valeur la dimension de la virtualité, l'extension du champ des possibles. À ce titre, tout ce qui dans le langage témoigne d'un rapport indirect au monde des choses participe de son essence la plus intime »⁴.

La notion de représentation

Je m'autorise de cette dialectique, de cette circulation entre linguistique et psychanalyse pour opérer une réflexion sur le concept de représentation, présent dans les deux domaines et emprunté au vocabulaire de la philosophie.

3 E. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, Paris, 1966 (article d'abord paru in *La Psychanalyse I*, 1956).

4 A. Green, *op. cit.*, p. 69.

Présente dès les écrits psychanalytiques de Freud, la notion de *représentation* (*Vorstellung*) acquiert une importance capitale en ceci qu'elle articule inconscient et conscient, avec la distinction entre représentation de chose et représentation de mot⁵.

– La représentation de chose, inconsciente, est par nature chaotique, hétérogène, composée d'éléments visuels, acoustiques, tactiles, kinesthésiques « et autres »⁶, *entrant en interrelation*. Cependant, la prégnance visuelle est la plus forte.

– La représentation de mot est quant à elle d'ordre conscient (ou préconscient) ; elle cristallise les significations et, bien que de nature également visuelle et kinesthésique par l'existence de l'écriture, c'est par l'image sonore qu'elle est reliée à la représentation d'objet. C'est le son qui, dans le signe, est le plus à même de relier aux représentations inconscientes, de faire signe... mais pour représenter autre chose que ce qui était de l'ordre du manifeste. Freud distingue à cet égard représentation et réalité et insiste sur l'importance du tiers (le psychanalyste) pour que s'effectue la relation entre représentation de mot et représentation de chose.

Ce passage rapide par la psychanalyse freudienne m'a semblé nécessaire pour en venir à signaler que le concept de représentation est aussi présent dans la réflexion sur le signe à l'époque de Freud. Le terme figure dans les écrits sémiotiques de Peirce. Nous y retrouvons :

– la distinction posée entre représentation et réalité « ce qui a le caractère d'une représentation n'est pas ipso-facto réel »⁷.

– la représentation définie comme relation entre un sujet et un objet *pour un* interprète... ceci n'est pas sans nous rappeler la relation analytique : « je limite le mot *représentation* à l'opération d'un signe ou *sa relation* à l'objet *pour* l'interprète de la représentation »⁸.

Quant à Saussure, si pour lui la loi du signe réside moins dans le référent que dans le jeu des signes qui découle du système et si le phénomène de l'interlocution n'a guère

5 Voir J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1976, p. 414-415.

6 S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*, PUF, Paris, 1983, p. 127. Dans cet « autre », nous pourrions introduire les éléments olfactifs.

7 C.-S. Peirce, *Écrits sur le signe*, Seuil, Paris, 1978, p. 103.

8 C.-S. Peirce, *op. cit.*, p. 116. L'interprète est ici indissociable de la notion peircienne d'interprétant que l'on peut concevoir comme la cristallisation dans un signe du discours social, ou, en d'autres termes, de son intertexte.

retenu son attention, il nous semble que la distinction entre représentation de chose et représentation de mot peut être rapprochée de la distinction entre pensée chaotique et pensée dans la langue : « La pensée, de sa nature chaotique, est forcée de se préciser <parce qu'elle est décomposée, elle est répartie par le langage> en des unités »⁹.

Freud et Saussure, chacun à leur manière, s'interrogent sur ce que parler veut dire, sur la liaison entre le chaotique et le mis en forme, entre la matière et le sens, entre la représentation de chose et la représentation de mot. Entre les deux : le travail de la langue et/ou le travail de l'inconscient – et une remise en cause radicale de la notion de représentation telle qu'elle est pensée par la philosophie classique : la relation entre le mot et la chose ne va jamais de soi.

L'analogie entre les distinctions établies par Freud et par Saussure ne doit pourtant pas être posée terme à terme au risque de confondre inconscience et inconscient. Chez Freud la représentation de chose fait intervenir des termes hétérogènes, la matière chez Saussure est surtout phonique. Cependant, il nous semble que l'articulation de ces quatre dynamiques peut permettre de penser la manière dont pourrait s'articuler langue et inconscient. La matière (phonique), c'est ce qui relie préconscient et inconscient, c'est ce qui dans la langue, à l'insu du sujet, fait écho et peut, au-delà du procès de signification et de la référence manifeste, *représenter* autre chose. Il faut alors lire cette représentation comme fonction d'excès faisant jouer les différences en articulant la langue au social ou au désir inconscient.

Pour Saussure le signe n'est en effet pas une unité close sur elle-même : il est défini comme valeur sociale résultant d'un jeu d'oppositions et de différences, constellation associative dans laquelle un signe renvoie à d'autres signes « par un côté ou par un autre » (E 2026 III), y compris par simple ressemblance de signifiants, comme le montre l'attention portée par le linguiste aux cas d'étymologies populaires¹⁰, mais aussi au jeu des signifiants dans la poésie gréco-latine ou dans les légendes

9 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par R. Engler, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1968, p. 253 (Extrait 1828, II^e Cours).. Les références à cet ouvrage seront désormais inscrites dans le corps du texte en notant le numéro de l'extrait, celui du cours ou éventuellement de la note.

10 Voir M.-J. Reichler-Béguelin, « Saussure et l'étymologie populaire » in *Saussure aujourd'hui*, LINX, Numéro spécial colloque de Cerisy-la-Salle, sous la direction de M. Arrivé et C. Normand, Université de Paris X, 1995, pp. 121-138.

germaniques. Le signe peut ainsi faire sens au-delà des rapports codés du système¹¹, ce que montrent par ailleurs lapsus et mots d'esprit, cela ne remettant nullement en cause la *nécessité* du lien entre signifiant et signifié, ce lien étant condition de possibilité du jeu – et aussi de l'interlocution. Pour le linguiste, une substance phonique n'est linguistique que quand lui est rattaché un concept – et inversement « les différents concepts (*aimer, voir, maison*), si on les détache d'un signe représentatif, < de leur représentant > ce sont des concepts qui, considérés pour eux-mêmes, ne sont plus linguistiques, <c'est une suite d'objets psychologiques> » (E 1695 III)¹². C'est dire que Saussure s'intéresse au procès de signification quelles que soient les modalités du sens, car dès qu'il y a du sens il y a aussi de la langue. La question pour le linguiste n'est plus seulement « qu'est-ce qui fait sens ? » mais « comment cela fait-il sens ? » et « jusqu'où cela fait-il sens ? » – c'est dire aussi qu'une question essentielle pour le linguiste est celle de la syntaxe et de la textualité.

Le lapsus, le mot d'esprit, mais aussi le récit du rêve. Qu'en est-il en fait de la langue ? Lapsus et mots d'esprit sont-ils des formations marginales pour le linguiste ou bien ne peut-on pas dire que la langue porte en elle-même cet excès ? Et qu'en est-il du récit surtout dès lors qu'il est fiction et qu'il renvoie à un imaginaire ?

La langue, c'est ce qui donne forme à la pensée, mais si nous avons rattaché cette « nébuleuse » de la pensée avant la langue à l'inconscient freudien, c'est peut-être aussi pour suggérer que dans la langue mise en forme, il subsiste du *flou*, des connexions inédites toujours prêtes à naître. C'est là l'inconscient de la langue : espace ouvert au jeu des équivoques où peut frayer la singularité d'une parole en acte, mais aussi, comme nous allons le voir, espace où se cristallise, au niveau même du lexique, un inconscient social – là où la langue rejoint le mythe.

11 Voir B. Turpin, « Discours, langue et parole : une réflexion sur les anagrammes et les études sur les légendes » in *Saussure aujourd'hui*, pp. 301-312.

12 Les < > correspondent à l'insertion d'éléments d'une autre version que celle que nous avons prise pour base. Le terme de *représentateur* est isolé chez Saussure et semble ici désigner le signifiant.

Comment et jusqu'où cela fait-il sens ?

Si Freud a cherché dans les théories linguistiques de K. Abel à retrouver le mouvement de l'inconscient, dans ses écrits psychanalytiques ou ses écrits sur la langue et l'art, Groddeck, qui était médecin, mais aussi poète – Lawrence Durrell ne dit-il pas de lui : « ses livres ont la certitude magique de leur poésie »¹³ – a pu rêver sur la langue et effectuer sur l'étymologie ce que Saussure effectuait sur les anagrammes. Comme le linguiste, il a mis l'accent sur l'importance des associations, tant au niveau des signifiés que des signifiants – parlant même « d'obsession associative »¹⁴ tant dans le rêve que dans la vie éveillée¹⁵ et commentant avec humour cette décatégorisation dans la langue, par la langue :

Le conscient s'assied, sue sang et eau en s'efforçant de découvrir des systèmes et de caser la vie dans des sacs et des tiroirs, cependant que le Ça crée joyeusement et sans cesse ce qu'il veut de forces ; et je ne serais pas éloigné de croire que de temps à autre, il se gausse du conscient¹⁶.

Représentations à partir de mots qui par une chaîne associative arrivent à d'autres mots comme chez Saussure, mais aussi à l'Éros, d'où dérive cette chaîne langagière : est-ce là la différence entre la linguistique et la psychanalyse ? Quoi qu'il en soit, pour Groddeck « l'inconscient <est> formateur de langue »¹⁷. ***La créativité linguistique se fait sur la base d'une équation symbolique entre deux termes – représentation reliée à un imaginaire, celui de la langue, mais aussi du sujet investissant la langue.*** À cet égard, Groddeck parle de « sentiment », alors que chez Saussure ce serait plutôt de la sidération.

Groddeck a mis là l'accent sur une vérité qui intéresse aussi le linguiste : c'est la fantaisie tout autant que la raison qui est à la base de la créativité linguistique et si la langue signifie et réfère, elle ne cesse aussi de représenter. Pour l'auteur, cette symbolicité de la langue est également à la base de la formation des contes ou des

13 L. Durrell, « Préface » in G. Groddeck, *Le livre du Ça*, coll. « Tel », Gallimard, Paris, 1992, p. 8.

14 Groddeck, *op. cit.*, p. 70.

15 *Op. cit.*, p. 155.

16 *Op. cit.*, p. 246.

17 G. Groddeck, *L'être humain comme symbole*, Éd. Gérard Lebovici, Paris, 1991, p. 98.

légendes¹⁸ – et nous retrouvons là encore Saussure et ses études sur les légendes germaniques.

La légende ou bien le mythe : mythos opposé à logos, comme le sentiment, la fantaisie sont opposés à la raison. La langue est à la fois mythos et logos, symbolisation et signification, représentation et référence.

Mythos et logos : les voies de la dénomination

La dénomination est frayage, jouant sur les voies de la langue, c'est à dire aussi sur la symbolisation, celles-ci répondant à un inconscient individuel *et* social. À cet égard, il nous semble intéressant de distinguer la langue comme processus, réserves de potentialités et la langue comme résultat de cette créativité et de voir que ces deux procès s'articulent à la fois sur l'individuel et le collectif. De là aussi une double symbolique qu'a pu entrevoir Freud dans sa science des rêves. La première est entre la langue et la parole, appartenant à la langue en tant que réserves de potentialités, mais ne prenant effet que dans la parole, une parole singulière réalisant ses propres frayages (ainsi dans le mot d'esprit quand il bouleverse les frayages établis de la langue et aboutit à des néologismes qui ne resteront que des hapax ; ainsi dans les glossolalies, dont Todorov dit bien qu'elles sont linguistiques ou anti-linguistiques, mais jamais a-linguistiques)¹⁹. La seconde est dans la langue, non dans le signe, mais entre les signes, jouant sur le fait que la langue est fondamentalement équivoque. Ce dernier type ordonne dans la langue les équivocités, y faisant naître des espaces de représentation partagés socialement. Le symbolique est ici toujours surdéterminé par l'ensemble des discours sociaux. C'est d'abord cet aspect-là qui retiendra notre attention.

18 *Op. cit.*, p. 89. Nous retenons l'idée, quoique les exemples donnés par l'auteur ne soient guère convaincants : il s'agit d'un symbolisme à la petite semaine, du genre de celui que Freud récusait dans les interprétations de rêve. Mais, là encore, comme pour Saussure, ce n'est pas à la lettre qu'il faut lire Groddeck.

19 T. Todorov, « Le symbolique chez Saussure » in *Théories du symbole*, « Points » Seuil, Paris, 1977, p. 332.

Langue et mythe chez les Ticuna (peuple d'Amazonie)

Les termes que nous citerons en exemple réfèrent par métaphorisation à la fois à la maison et à l'oiseau. Ainsi :

mâ :	– trou où est enfoncé chacun des poteaux porteurs – terrier ou nid d'oiseau terrestre
para :	– poteaux – jambes ou pattes d'oiseau
omüta :	– poutre – pic (de l'oiseau)
chorachi :	– structure assurant la résistance au vent – type de martin-pêcheur
i(ü)-atape-e :	– poutre faîtière – radical tape : extrémité, et par extension sommet de la tête (homme et oiseau)
ü- achatakure-û :	– sommet de la maison – de kure : queue d'oiseau
itakure-ûgü :	– partie inférieure des feuilles du toit – dérivé également de Kure
i-achina :	– chevrons – os
cotutâ :	– toiture – racine tâ : poils ou plumes d'animaux
pakü :	– pans de la maison – aisselles
pechika :	– loges mono-familiales distribuées autour de la partie centrale – même racine chi que chi-â : nid d'oiseau

Cette homologie entre maison et nid d'oiseau se retrouve dans certains chants :

Ya toye-ema ya dawü rü-ütürü

son nid carré de la harpie

cha-uchi-ûwa acha-ukatürü ku

sous la queue <de ma maison> tu es entré

î kuchi kuchi pachorü

tu t'es arrêté, tu t'es arrêté, mon cher

Ou, comme le dit un informateur :

La maloca (maison) ressemble à une harpie (dawü). C'est un vautour echa, quand il se sèche sur la branche d'un arbre en étirant les ailes... Les du-ûgu (gens) vivent sous la protection de la harpie : c'est comme si nous étions sous les ailes de la harpie²⁰.

Ici, un rapport de ressemblance entre signifiés lié à l'identité de certains sèmes aboutit à une identité de dénomination (identité du radical ou identité des termes) sans que l'on puisse vraiment savoir si c'est l'homologie des signifiés du terme générique (maison – nid = abri), celle des référents (maison – nid = identité de forme <carré>) ou l'homologie des parties (signifiés ou référents ?) qui a présidé au regroupement des termes (l'homologie des parties est consciente chez tous les informateurs, celle de l'ensemble n'est pas toujours reconnue).

Une deuxième homologie peut être établie entre la maison et l'anatomie du corps humain, notamment le sexe féminin. Cette dernière homologie est inconsciente, mais bien présente dans le lexique :

para :	– pilier – jambe
nabera :	– partie extérieure des feuilles – lèvre
î-â :	– entrée de la maison – de â : bouche ou vagin
cotutâ :	– feuilles de la toiture – de tâ : poil pubien (ou poil, plumes d'animal)
nachate :	– incision taillée sur l'extrémité supérieure du poteau – pubis

Certains termes condensent la triple métaphorisation (ainsi **cotutâ** renvoyant à la fois à la toiture, à la plume de l'oiseau et au duvet pubien). En fait, la maison articule,

²⁰ Ces exemples d'homologie et les citations sont empruntés à l'étude de J. -P. Goulard, *Les genres du corps*, Thèse sous la direction de P. Descola, EHESS, Paris, 1998, 3^e partie, pp. 19-24.

paraît relier, une autre homologie, celle entre l'oiseau et le sexe féminin, homologie que l'on retrouve dans le mythe d'origine des Ticuna :

C'est parce que la sœur des jumeaux a caché une poitrine de harpie entre ses jambes que son frère l'a enfoncé en voulant la lui subtiliser. Il en a résulté que les femmes possèdent aujourd'hui un vagin²¹.

Le symbolique tisse la langue dans l'espace de la représentation. Il est représentation, renvoyant ici à un imaginaire social, comme si la désignation représentait le lien social, rappelant peut-être à la société ce qui la fonde. N'est-ce pas aussi cette fonction de rappel que Saussure assignait au symbolique dans ses recherches sur les anagrammes dans la poésie gréco-latine ? Ne pas laisser la langue se détramer, ne pas perdre la mémoire de la langue, la mémoire des mots... Cette même mémoire que tente de faire ressurgir le psychanalyste dans la cure, mémoire renvoyant dans ce dernier cas à une sorte de mythe personnel.

Représentation et motivation

La représentation, c'est aussi ce qui conteste l'arbitraire de la désignation et l'extériorité de celle-ci par rapport à la langue : le réel est inscrit au cœur même de la nomination, les valeurs sémantiques ne se déterminent pas uniquement dans l'intériorité d'un système.

La linguistique moderne a pour postulat l'arbitraire du signe. Mais cette expression recouvre :

- 1) le caractère relationnel de la langue et par là même celui des valeurs ;
- 2) le caractère relativement motivé du système : les valeurs sont relatives les unes aux autres ;
- 3) le rapport du signifiant au signifié est par voie de conséquence relativement motivé (motivation grammaticale) ;
- 4) par contre le signe est arbitraire par rapport à la chose (mais aussi nécessaire comme l'a montré Benveniste).

²¹ J. -P. Goulard, *op. cit.*, 3^e partie, p. 22.

Le dernier point semble être la conséquence des trois premiers. Pourtant nous allons montrer qu'il n'en découle pas logiquement. L'exemple précédent ne conteste pas les trois premiers points. Le dernier reste problématique.

La référence à la chose a été posée par Saussure pour réfuter la théorie nominaliste (« d'abord l'objet, puis le signe ; ce que nous nierons toujours » (E 1091, N 12, p. 19)). Le linguiste rappelle que le signe ne renvoie pas toujours à un objet « le fond du langage n'est pas constitué par des noms. C'est un accident quand le signe linguistique se trouve correspondre à un objet défini pour les sens comme un cheval, le feu, le soleil <plutôt qu'à une idée comme "il posa"> » (E 1089 N.12, p. 19). Double coupure donc qui amène Saussure à poser le concept d'« image de pensée » (E 3305.7, N 14) puis de signifié, notion plus abstraite qui renvoie davantage au relationnel de la langue – le signe ne saurait en effet pour Saussure être donné en soi, justement parce qu'il est signe de langue. *A fortiori* quand le signe réfère à un « objet » du monde : celui-ci est systémique et donc avant tout objet de langue. Cependant si chaque langue a son propre système de valeurs – et donc aussi, par là même, son propre système de représentations, dans la représentation interviennent sans doute des catégories perceptives (dans l'exemple précédent la maison est associée au nid de harpie par l'identité du trait « carré » : c'est cette identité de trait, nous semble-t-il, qui préside à l'identité des signifiants, tout comme inversement une ressemblance de la substance des signifiants peut aboutir à confondre les signifiés – et par là même les signes – dans l'étymologie populaire par exemple). Il faut noter par ailleurs que le rapprochement des signes peut être surdéterminé par divers types de discours qui traduisent une même représentation partagée par un groupe social. Dans l'exemple précédent, la représentation est inscrite au cœur même du mythe ticuna. Nous pourrions donner d'autres exemples et, pour ce faire, nous choisirons trois autres types de représentations : la première relevant d'une sorte d'inconscient anthropologique, la seconde liée au contexte social (ou environnemental), la dernière à l'idéologie prégnante dans une société.

Représentation linguistique et inconscient anthropologique ou social

Lévi-Strauss note qu'il existe une analogie profonde marquée dans de très nombreuses langues entre sexualité et nourriture²². Ainsi en français le verbe « consommer » ou les expressions argotiques « passer à la casserole », « faire frire » ou « faire une fricassée de museau ». Nombre de ces expressions établissent une connexion entre mâle et consommateur, femelle et produit consommé (avec des exceptions cependant, que l'on retrouve dans le thème mythique du vagin denté). Ainsi le vocabulaire amoureux se colore-t-il parfois, toujours dans de nombreuses langues, de traits liés au cannibalisme : ainsi en français « aimer la chair fraîche », « croquer » dans l'expression « je vais te – ». De la femme en tant qu'objet d'amour on dira en outre qu'elle est « un beau morceau », voire « une poule »²³. Ces métaphores culinaires se retrouvent d'ailleurs également associées à l'idée de contrainte ou de violence : « cuisiner quelqu'un » « devoir se mettre à table » et la police de la police est qualifiée en argot de « maison bœuf-carotte ». Cette correspondance peut aussi se lire dans mythes et contes dans lesquels souvent l'être humain est mangé ou risque de se faire manger (le personnage de l'Ogre, le Petit Chaperon Rouge)²⁴.

L'universalité de cette correspondance entre sexualité et prise de nourriture pourrait s'expliquer par une assimilation inconsciente entre ces deux pulsions et peut-être par une assimilation de l'instinct sexuel à la fois aux pulsions de vie et aux pulsions de mort. Freud n'avait-il pas hésité à placer celui-ci du côté des unes ou des autres, pour finalement opter pour les premières, rapprochant lui aussi pulsions de prise de nourriture et pulsions sexuelles : « au début, la satisfaction de la zone érogène était sans doute associée à la satisfaction du besoin alimentaire. L'activité sexuelle s'étaye tout d'abord sur une des fonctions servant à la conservation de la vie »²⁵.

La pulsion fonde donc ici la représentation sociale. Nous pourrions parler de représentation anthropologico-sociale. Peut-être en est-il de même pour d'autres pulsions dont le langage cristalliserait l'étayage. Ainsi du plaisir ou de la douleur qui en

22 Voir C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, coll. « Agora », Plon, Paris, 1962, pp. 124-129, 159, 161.

23 Voir W. Pasini, *Nourriture et amour*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1998, p. 84.

24 Pour une analyse de ce dernier conte, voir par exemple E. Fromm, *Le langage oublié*, Payot, Paris, 1953.

25 S. Freud, « La sexualité infantile » in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, « Folio Essais » Gallimard, Paris, 1987 (1905), p. 105.

français par exemple peuvent se trouver liés dans certaines expressions figées comme « qu'est-ce que j'ai dégusté ! » ou la « douleur exquise » propre au vocabulaire de la médecine (douleur localisée et intense) ; mais nous retrouvons là le débat sur les sens opposés dans les mots, cette dernière expression étant une survivance d'un sens aujourd'hui disparu : *exquis*, venant du latin *exquisitus* « recherché, raffiné, élégant », marque l'aptitude d'un mot à recouvrir plusieurs sens, dont l'un peut être « opposé » à l'autre : *exquis* signifie jusqu'à la fin du XIX^e siècle « remarquable », soit « agréable » ou « désagréable ». Ainsi Calvin parle-t-il de « tourments exquis », d'Aubigné de « torture exquise » et Bossuet de « supplices exquis », alors même que le sens d'« agréable » peut être actualisé dans d'autres contextes aux mêmes époques : « dame exquise », « nourriture ou parfum exquis »²⁶. Ce mot matrice d'un double sens ne nous dit-il rien de la représentation et de ses liens avec la valeur linguistique ? Les sens opposés ou l'aptitude de la langue à dire l'autre en disant le même dans ce « dire qui ne va pas de soi » comme le dit J. Authier-Revuz²⁷ : « exquis !... Mais non, je veux dire exquis ! ». Non coïncidence du dire, parole divisée quand l'énonciateur peut dire l'autre pour l'un et s'emmêler à son insu dans cet entre-deux du sens.

Le sens : celui d'une parole (sociale ou individuelle) d'emblée divisée, prise dans les clivages de la langue et de la représentation.

Un autre type de représentation est lui, étroitement lié aux conditions de vie d'un groupe. Nous donnerons ici comme exemple celui de la nomination spontanée des objets par les mineurs dans les houillères du Pas-de-Calais : à la dénomination technique officielle, le mineur préfère substituer son propre jargon qui pour lui *représente* quelque chose ; ainsi la nomination renvoie-t-elle aussi à la réalité de la mine, à l'univers sombre et boueux dans lequel travaille le mineur :

corbeau :	– taquet de sûreté (formé d'une courte barre en fer montée sur pivot)
crapaud :	– contrepoids
dos d'purchau :	– bosse sur le mur ou le toit d'une veine

26 A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris, 1992.

27 J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Tomes 1 et 2, Larousse, Paris, 1995.

- pourchau d'fosse :** – gros contrepoids en fonte monté sur roues utilisé pour empêcher les berlines de glisser
- pourchau d'mur :** – cloporte
- rat d'fosse :** – ouvrier qui reste plus longtemps au travail que ses camarades

La nomination procède ici par métaphorisation et cette métaphorisation ne saurait être tout à fait arbitraire : elle procède aussi du social et est également à ce titre une autre figure de l'intersubjectivité : elle est du moi pour l'autre²⁸. Ce moi est donc inscrit *dans la langue même* du mineur, dans le lexique particulier à la mine.

Un autre exemple nous fera comprendre l'importance de la représentation, montrant l'intrication entre langue et société, entre représentation de langue et représentation sociale. Nous voulons parler ici du genre des noms en français.

Cette notion de genre est peut-être liée dès son origine à la représentation, témoignant d'une vision anthropomorphique du monde, mais, quoi qu'il en soit, les termes affectés par cette opposition des genres ont subi et subissent, comme tout signe de la langue, la mutabilité du système. Cette mutabilité tend, en français, à organiser l'opposition des genres en fonction d'une logique des formes²⁹, mais aussi en fonction de critères idéologiques liés à la représentation des sexes. Ainsi de la difficulté pour féminiser certains termes de métier. Cette difficulté est moins formelle que sémantique : il s'agit en effet avant tout de métiers auparavant réservés aux hommes. Formellement, tous peuvent être produits sans problème, s'insérant dans les paradigmes de la féminisation, comme les termes masculins s'insèrent eux-mêmes dans leurs propres paradigmes.

28 Pour cet exemple, voir B. Turpin, « Argot et jargon : l'exemple du parler des mineurs des houillères du nord » in *Les argots : noyau ou marges de la langue*, BULAG, numéro hors série, colloque de Cerisy-la-Salle, sous la direction de J.-P. Colin, Université de Franche-Comté, novembre 1996, pp. 227-250.

29 Voir par exemple A. Dauzat, *Le génie de la langue française*, Payot, Paris, 1949, pp. 131-147. L'auteur cite plusieurs exemples de modification du genre liés à cette logique des formes. Citons notamment le cas des noms commençant par le son vocalique <a>, pour lesquels l'article défini éliminé masculin *l'* tend à être pris pour l'article correspondant féminin *la*, la prononciation de l'article indéfini *un* ou *une* tendant de même à se confondre phoniquement, celui-ci ne plus jouer plus son rôle de « réactif du genre ». Ainsi « la plupart des noms dont le genre a changé ou a flotté depuis le Moyen Âge présentaient une voyelle initiale » (p. 136) ; il en est de même pour les noms terminés en *e*, sans doute par assimilation avec la terminaison féminine de l'adjectif (par exemple : *fresque*, de *fresco*, ital., masculin).

En fait, le problème des noms de métiers est un symptôme qui pose bien le problème de l'idéologique dans la langue, avec ici celui de la représentation des sexes³⁰ – comme si la mutabilité linguistique était le résultat de l'interaction de deux forces : celle des régularités et celle des représentations, ce qu'a peut-être entrevu Saussure lorsqu'il renvoie à la psychologie sociale pour comprendre le fait linguistique :

La psychologie d'une collectivité ne pense pas uniquement logiquement : la langue dépendrait du principe psychologico-logique (E 1292 III).

Et pour conclure...

La représentation se dit (lit) dans les mots – dans la figure des mots – représentations sociales – de cette symbolique qui lie entre eux les hommes ou les aliène – ou bien représentations de l'affect qui lie – structure et aliène – l'individu. Mais la représentation ne s'arrête pas à l'espace des mots, surtout en ce qui concerne la représentation de l'affect ; elle structure le langage à tous les niveaux : prosodique, mais aussi syntaxique, comme le montrent les travaux de Laurent Danon-Boileau³¹, ***tant il est impossible d'envisager une langue sans un sujet (individuel et collectif) qui y imprime ses marques.***

Bibliographie

- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Tomes 1 et 2, Paris, Larousse.
- BENVENISTE Émile (1966), « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *Problèmes de linguistique générale* I, Paris, Gallimard.
- DANON-BOILEAU Laurent (1987), *Le sujet de l'énonciation*, Paris, Ophrys.
- DAUZAT Albert (1949), *Le génie de la langue française*, Paris, Payot.

³⁰ Voir M. Yaguello, *Les mots et les femmes*, Prismes, Essais, Payot, Paris, 1987, p. 120. et A.-M. Houdebine-Gravaud, « L'une n'est pas l'autre », *LINX*, n° 21, pp. 107-136.

³¹ Voir L. Danon-Boileau, *Le sujet de l'énonciation*, Ophrys, Paris, 1987.

- FREUD Sigmund (1891) (1983), *Contribution à la conception des aphasies*, Paris, PUF.
- FREUD Sigmund (1905) (1987), « La sexualité infantile » in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, « Folio Essais », Paris, Gallimard.
- FROMM Erich (1953), *Le langage oublié*, Paris, Payot.
- DURRELL Lawrence (1992), « Préface » in Groddeck Georg. *Le livre du Ça*, coll. « Tel », Paris, Gallimard.
- GREEN André (1983), « Le langage dans la psychanalyse » in *Langages*, II^e rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence, Paris, Les Belles Lettres.
- GOULARD Jean-Pierre (1998), *Les genres du corps*, Thèse de doctorat, sous la direction de DESCOLA Philippe, Paris, EHESS.
- GRODDECK Georg (1992), *Le livre du Ça*, coll. « Tel », Paris, Gallimard.
- GRODDECK Georg (1991), *L'être humain comme symbole*, Paris, éd. Gérard Lebovici.
- HOUDEBINE-GRAVAUD Anne-Marie (1989), « L'une n'est pas l'autre », Nanterre, Université de Paris X, *LINX*, n° 21.
- LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bernard (1976), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- LÉVI-STRAUSS Claude (1962), *La pensée sauvage*, coll. « Agora », Paris, Plon.
- PASINI Willy (1998), *Nourriture et amour*, Petite Bibliothèque Paris, Payot.
- PEIRCE Charles Sanders (1978), *Écrits sur le signe*, Seuil, Paris.
- REICHLER-BÉGUELIN Marie-José (1995), « Saussure et l'étymologie populaire » in ARRIVÉ Michel et NORMAND Claudine (dirs). « Saussure aujourd'hui », Nanterre, Université de Paris X, *LINX*, Numéro spécial.
- REY Alain (dir.) (1992), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- SAUSSURE Ferdinand, édition critique par ENGLER Rudolf (1968), *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

TODOROV Tzvetan (1977), « Le symbolique chez Saussure » in *Théories du symbole*, Paris, « Points », Seuil.

TURPIN Béatrice (1995), « Discours, langue et parole : une réflexion sur les Anagrammes et les Études sur les Légendes » in ARRIVÉ Michel et NORMAND Claudine (dirs). « Saussure aujourd'hui », Nanterre, Université de Paris X, *LINX*, Numéro spécial.

TURPIN Béatrice (nov. 1996), « Argot et jargon : l'exemple du parler des mineurs des houillères du Nord » in COLIN J.-P. (dir.). *Les argots : noyau ou marges de la langue*, Université de Franche-Comté, .BULAG, numéro hors série.

YAGUELLO Marina (1987), *Les mots et les femmes*, Paris, Prismes, Essais, Payot.